

TROIS ÉCRIVAINS EN VILLÉGIATURE À MARSEILLE

Par Rémi Duchêne *

Au dix-neuvième siècle, le vacancier n'existait guère. Pas de congés payés, pas de croisières, pas de trains rapides, pas de touristes plus ou moins incultes qui, après avoir fait le Maroc, la Toscane ou l'Irlande, s'en retourneraient en clamant : « On a fait Marseille ! »

Balzac en costume de voyage

Les grands écrivains de l'époque font exception. Ils voyagent, même désargentés, même dans des conditions éprouvantes, car ils veulent voir du nouveau, faire provision de sites admirables, de monuments historiques et de sensations inconnues. Les plus audacieux mettent le cap vers la Méditerranée, à l'image de Balzac. Lorsqu'il met le pied sur le sol marseillais en 1838, en pleine gloire littéraire, il est cerné par les créanciers et tente une expédition pour se refaire, une *Odyssee* vers les mines d'argent de Sardaigne. Pour l'heure, il n'a rien d'un Ulysse, c'est un homme à bout de forces, brisé par quatre jours de diligence sur cette banquette bon marché au-dessus du coupé, qui n'a d'impériale que le nom.

L'écrivain titube sur le port phocéén, affamé et transi, cherchant un hôtel modeste. Il écrit à sa chère mère : « *J'ai les mains si gonflées, que je puis à peine écrire* ». Une autre lettre est adressée à George Sand, sa grande amie qui lui avait fait découvrir les délices du narguilé et du tabac oriental. Malgré les liaisons maritimes avec Smyrne ou Constantinople, repérées avec envie en flânant sur les quais, pas de *houka* ni de *lataki* ici. Balzac s'enflamme : « *Infâme Marseille* » ! Et ce n'est pas fini : lorsqu'enfin parvenu en Sardaigne, il croit toucher à son rêve de fortune, il s'aperçoit qu'il a été doublé... par une compagnie marseillaise, qui a obtenu la concession des mines argentifères.

Fort heureusement, notre géant de la littérature s'était fait un ami dans la cité : l'inimitable Joseph Méry, cicerone des visiteurs de marque, conteur et poète admiré de tous – et plus tard librettiste de la version française de la *Semiramis*



Honoré de Balzac. © DR

de Rossini comme du *Don Carlos* de Verdi, celui-ci créé dans notre langue... Méry fit découvrir à Balzac lors d'un séjour en 1845 les beautés de la ville, et des personnages pittoresques comme le capitaine du « Tancredi » rencontré au retour de Naples – durant lequel il prétendit avoir sifflé six bouteilles du meilleur champagne. La fête se poursuit au Grand hôtel d'Orient, à la Joliette. Puis chez Méry, où il joue aux cartes jusqu'à minuit. Puis, jusqu'à deux heures du matin, il écrit à Mme Hanska la « *lettre de Marseille* », particulièrement enflammée.

Il butine, de la gastronomie à l'histoire et aux antiquités. Les géants ont, cela est bien connu, un gros appétit, et Balzac veut « *savoir ce qu'est la bouillabaisse* ». Puis il repère les lieux de sa future *Catherine de Médicis*, qui contiendra une description époustouflante du mariage à Marseille de la princesse florentine au deuxième fils de

* Auteur de deux essais sur les écrivains français à Marseille : *L'Embarcadère des lettres (1900-1950)*, Jean-Claude Lattès, 2013, *L'Escale des géants, Marseille et les écrivains 1830-1900*, Presses universitaires de Rennes, 2022 [NDLR].

François I^{er} : une union d'adolescents arrangée entre le pape et le souverain, qui rivalisèrent de faste lors de leur arrivée par la mer. Découverte aussi de Lazard, antiquaire prestigieux chez qui l'écrivain dépense sans compter. Il rentre à Passy, ruiné et épuisé, ayant « excédé ses forces » en perpétuelle représentation. Sans regret : tout ceci fait partie de son « costume de Balzac ».

Dumas ou l'art de transformer un fiasco en triomphe

Compare-t-on deux géants de la littérature ? Tout aussi imaginaire, tout aussi corpuent, tout aussi productif, et tout aussi fauché, voici Alexandre Dumas à Marseille. Il a entrepris un voyage en Méditerranée à la mesure de sa démesure. Il irait de la Grèce à l'Asie mineure, de la Palestine aux côtes d'Afrique. Il partirait sur les traces d'Alexandre, de César, de Saint Louis, d'Homère et de Dante... La première étape, Marseille, fut pourtant la seule ! En route, Dumas, auprès d'une comédienne (son point faible) et un de ses coéquipiers bon à rien et pique-assiette, avaient dilapidé le maigre capital de départ. Ainsi, l'immense voyage en Méditerranée se résuma à une semaine de villégiature à Marseille... et à un aller-retour au château d'If. C'est là qu'est le génie : la grande expédition complètement ratée se transformera en chapitres parmi les plus célèbres de la littérature du XIX^e siècle : qui n'a en mémoire cet Edmond Dantès, futur *Comte de Monte-Cristo*, imaginé lors d'une traversée pourtant si brève ?

Joseph Méry, encore, organise la visite : le port, « *le plus curieux que j'ai vu* », le panorama depuis Notre-Dame de la Garde (avec la chapelle de l'époque), la magnifique galerie de tableaux, alors à la chapelle des Bernardines, qui lui rappelle... la Sixtine ! Détaillons : « *même défaut dans la lumière* » arrivant « *à travers d'avares fenêtres, mais aussi même silence et même recueillement* ». Splendide conclusion : « *Je crois qu'au fond, les tableaux y gagnent : en regardant bien on y voit toujours* ». Dumas découvre la Méditerranée, mais aussi la sécheresse des collines, « *véritablement calcinées par le soleil. Je ne sais pas où diable Lucain avait vu la fameuse forêt sacrée dans laquelle César fit ses machines de guerre, et où les croisés coupèrent les mâts de leur vaisseaux (...)* ; aujourd'hui on trouverait difficilement à y tailler une boîte d'allumettes ».

Quelle vie que celle de Dumas, qui deux ans plus tard devait fuir ses créanciers à Florence. Il y apprit que la célèbre actrice Rachel, « *cachée dans un pli de son cœur* », venait jouer au Grand Théâtre, et embarqua aussitôt pour la cité phocéenne. Comme Rachel, Alexandre reçut un accueil triomphal ; même ruiné par sa générosité, il était au faite

Portrait d'Alexandre Dumas. © DR



de sa renommée. Méry le décrit acclamé par tous, « *depuis le financier, qui habite sa villa de marbre au Prado, jusqu'à l'humble pêcheur qui étend ses filets devant son cabanon d'Endoume* ». Pour Rachel, il sortit le grand jeu, immense bouquet de fleurs, dîner gigantesque au Prado, promenade sur la plage, billets enflammés... Rien n'y fit. L'amoureux des actrices échouait aux pieds de la plus fameuse. Mais... il refit le « coup » de *Monte-Cristo* ! Fiasco sentimental cette fois, mais trouvaille décisive : à la bibliothèque de la ville, il emprunta les *Mémoires de M. d'Artagnan*, ouvrage en sommeil depuis sa parution en 1700. Et Dumas ressuscita les *Trois Mousquetaires*, à partir de cet ouvrage que, par parenthèse, il ne restitua jamais.

Sa passion pour la bonne chère le conduisit à envisager déjà un mémorable *Grand dictionnaire de cuisine*, qui serait « *l'oreiller de sa vieillesse* ». Sait-on que cette entreprise débuta dix ans plus tôt à Marseille ? Épuisé par des déboires éditoriaux et sentimentaux, Alexandre prenait quelque congé chez un ami habitant une bastide à la Blancarde ; il y rédigea, pour sa revue *Le Monte-Cristo*, ses premières « *causeries culinaires* », parmi lesquelles sa première recette, le poulet à la ficelle. Il avait été encouragé par sa cantinière de la Blancarde, qui cuisinait remarquablement « *sans savoir la cuisine* », et par ses dégustations de bouillabaisse dans le prestigieux restaurant de la Réserve. Une fois encore, la villégiature avait été profitable.

| Émile Zola, vers 1890. © Photo Hulton Archive / Getty Images



| 12 |

Les bonnes vacances de Zola, loin de la crise politique

Un autre géant en vacances ? Émile Zola, bien sûr, qui avait grandi à Aix, et connaissait fort bien la cité phocéenne, où son père ingénieur avait longtemps travaillé sur le réaménagement du port, avant d'y mourir d'une brusque pneumonie. Zola vint s'y réfugier avec sa famille pour fuir l'avancée prussienne sur Paris en 1870. Mais surtout, il vint passer à Marseille entre la mi-mai et la fin octobre 1877 un long séjour – le médecin de son épouse avait recommandé une villégiature dans le Midi. Cette période couvre exactement la crise politique « du Seize Mai », qui commence lorsque le monarchiste Mac-Mahon pousse à la démission Jules Simon, président du conseil, républicain, et se termine avec la large victoire républicaine aux élections d'octobre 1877. La grande figure politique du moment est évidemment Gambetta (député de Marseille en 1869) qui défie Mac-Mahon par la formule célèbre : « *Quand la France aura fait entendre sa voix souveraine, il faudra se soumettre ou se démettre.* »

Tranquillement installé à l'Estaque, Zola n'a pas vécu cet épisode crucial de la III^e République naissante, et n'en parle pas. Il voit peu de monde et écrit peu de lettres. Il se réjouit de la vue merveilleuse sur la mer et les îles

en face, il a la rade de Marseille à ses pieds. Il retrouve des sensations oubliées, ses « *vieux amis* » le soleil et le ciel, les odeurs d'herbe. Il mange très bien, après de longues années de disette : on l'oublie souvent du fait de son immense popularité, mais le succès a été plutôt long à venir ! C'est à seulement trente-sept ans, après onze romans parfois purement alimentaires (comme la série des *Mystères de Marseille*), qu'il sort enfin de l'ornière grâce à *L'Assommoir*, en cette année 1877 décisive. Alors, il profite : il déguste « *des fruits, des plats assaisonnés d'une certaine façon, des coquillages surtout dont je bâfre avec un véritable attendrissement* ». Jusqu'à s'en rendre malade : « *Ce qui me perdra, ce sont les bouille-à-baisse, la cuisine au piment, les coquillages et tout un tas de saletés exquises dont je mange sans mesure.* » Zola a toutes les activités du vacancier : promenades avec son chien Raton ; bains de mer en fin d'après-midi ; contemplation le soir de la rade de Marseille, qui la nuit s'éclaire « *comme un incendie* ». Il visite la maison de Thiers, mort en cet été, entre la Canebière et la Plaine. Il fait quelques emplettes en ville. Et il déguste au Café Anglais la fameuse bouillabaisse de Roubion. Décidément ! Nos géants des lettres adorent le plat emblématique de la ville...

Le véritable écrivain est-il jamais en vacances ? Il ne faut surtout pas laisser retomber le succès de *L'Assommoir*. Tous les matins, de bonne heure, Zola est à sa table. Il rédige *Une Page d'amour*, dont l'héroïne est une belle Hélène, qui a grandi à Marseille dans la rue des Petites-Maries (entre la gare et l'église des Récollets), dans le quartier des Chapeliers, profession exercée par son père. Mais les vacances, la *dolce vita*, les promenades, les repas trop copieux, ainsi qu'une forte canicule estivale de quarante degrés, tout ceci retarde la rédaction de cette subtile *Page d'amour*. Elle commencera à paraître en feuilleton avant d'être achevée. Peu importe : « *Notre saison a été très bonne, et nous rentrerons enchantés à Paris.* » S'il a laissé passer la crise du Seize Mai, Zola a pris des forces pour la suite des *Rougon-Macquart*, et pour d'autres combats où il déploiera son ardeur et son courage.



Vue du port de l'Estaque, photographie de Lucien-Antoine Crépet, début du XX^e siècle. © Archives Municipales de Marseille - 35 Fi 346